

In memoriam

Delano Lafleur

Bien sûr qu'il m'a fallu du temps. Ce n'est facile pour personne. En tout cas pas pour moi.

La première fois, nous voulions juste ne pas nous quitter. Nous nous étions réunis comme avant, dans une petite salle des fêtes que la commune nous avait prêtée pour la nuit. Lui aussi, il aimait bien Théo, le maire.

Rendez-vous sur le parking à dix-neuf heures pour décharger l'équipement. L'air de rien. Comme toujours, nos trois bagnoles d'étudiants étaient remplies presque à ras bord. A force d'accumuler les manipulations, nous avons acquis une expertise dans l'art d'exploiter chaque centimètre cube de nos véhicules.

Vu de l'extérieur, l'enchevêtrement du matériel paraissait un capharnaüm. Cet assemblage répondait pourtant à des règles bien précises destinées non seulement à tirer le meilleur parti du peu d'espace dont nous disposions, mais surtout, à préserver nos instruments des risques de dégradations lors des trajets. Théo y avait veillé scrupuleusement durant des années.

Une fois le tout transféré dans la salle, nous avons pris le temps de nous installer. Le choix des emplacements, le montage et les branchements complexes avaient animé de copieux débats. Une répétition normale... qui ne l'était pas. Théo manquait.

Notre groupe se réduisait à son essence. Pas de gras sur l'os. Un instrument de chaque catégorie et un seul. Guitare, basse, batterie. Pas de redondance, pas de secours, à chacun d'assumer sa partie et son rôle dans le collectif. Nous avons pris cette décision radicale après le départ de la seconde guitariste quelques mois auparavant. Certes, elle nous avait rejoints ce soir, nous restions cependant trois. Plus de Théo, plus de basse.

La femme de notre compagnon nous avait permis d'emporter l'un de ses instruments et d'utiliser la sono que son mari mettait à disposition de nos répétitions et concerts. L'illusion de l'habitude avait facilité l'entretien du mensonge, jusqu'au moment de se positionner. A chaque objet sa place, à chaque musicien son poste, le vide s'était formé.

En fonction des salles et de notre activité, soit Théo se trouvait presque en face de moi, soit à ma gauche. Ce soir, sa grande carcasse aurait dû occuper mon champ de vision. Il n'y était resté que sa basse préférée, posée sur son trépied, digne et muette. Conjurer cette image poignante avait été instinctif, nous nous étions spontanément resserrés autour de sa guitare.

Nous venions de découvrir l'absence, nous allions l'endurer.

Les ondes sonores avaient soudain empli l'espace, fusant maladroitement dans tous les sens. Théo aurait su canaliser ce vacarme. Ses doigts auraient tranquillement quitté le manche pour pianoter sur la table de mixage et la magie de l'harmonie serait miraculeusement apparue.

Les larmes aux yeux, nous avons choisi d'en sourire. Trop grotesque. Sujet dangereusement sensible. Nous avons bricolé des réglages afin de rendre l'ensemble audible. Laborieusement, nos tâtonnements avaient abouti. A défaut de finesse, un fragile équilibre avait été atteint. D'harmonie, il n'y aurait plus désormais. Nos premières notes avaient révélé cette définitive cruauté.

Nous pourrions bien faire déborder nos voitures de matériel, passer des heures à affiner les balances, pousser les volumes à fond, le résultat resterait irrémédiablement bancal.

La mécanique musicale avait collectivement fonctionné, mais la fluidité et la beauté avaient disparu, la grâce s'était envolée. Aucun d'entre nous n'avait osé profaner l'instrument de Théo pour jouer sa partie. Personne n'avait comblé le silence de sa muette partition où nous désespérons de l'entendre. Un artiste ne se remplaçait pas.

Nous avons interprété nos compositions, expérimenté des reprises et partagé des anecdotes jusqu'au lever du jour. La musique était un linceul de fleurs de coton, accueillantes et protectrices. Elle était parvenue à suspendre l'implacable course du temps. Une parenthèse.

Dans le déni, nous avons déchargé les voitures en plaisantant. Au moment de nous séparer, c'était le cœur lourd et conscients d'avoir vieilli de plusieurs années en quelques heures, que nous avons vidé les lieux. Une mort de plus.

Puisque celle-là on pouvait la refuser, enflammés, nous avons proclamé un rituel. Après tout, d'une certaine manière, nous avons passé un beau moment. Sous l'auspice de son hommage, nous nous étions retrouvés, nous avons communié. Oui, c'était décrété, désormais nous nous réunirions à cette date précise, jouer toute la nuit pour l'anniversaire de sa disparition.

Vint l'année suivante. Le maire n'avait pu nous prêter une nouvelle fois la salle des fêtes. Passée la déception, j'avais pris les choses en main et fini par trouver un local apte à accueillir notre célébration. Un ami musicien de Toulouse, proche de Théo comme nous, nous avait rejoints. Mais la seconde guitariste avait décliné. Au cours de l'année suivant cette première soirée mémorable, nous n'avions pas réellement entretenu les liens. Son départ du groupe

précédant la disparition de notre bassiste avait de trop profondes raisons pour se voir remis en cause même par un événement tragique. Qu'importait ! C'était avec enthousiasme que nous nous étions retrouvés et avions entamé nos mélodies.

Un an sans pratique collective ne peut être sans conséquence. La première fois, l'harmonie nous avait fait défaut, en plus de cela, cette fois-ci la mécanique s'était enfuie. Finalement, nous avons passé l'essentiel de notre temps à nous désoler de notre régression et nourrir des colères personnelles qui avaient terni l'atmosphère. Tout n'avait fait que se dégrader depuis la disparition de Théo. Nous l'avions perdu, le reste suivait petit à petit. Adieu nos rêves.

La nuit s'était déroulée, chaotique. Même si nous nous en voulions réciproquement de ne plus être au niveau et de ne parvenir à impulser l'énergie capable de sauver l'ensemble, subsistait au moins l'amitié. Au détour de refrains et de quelque couplet, nous avons vécu d'exceptionnels moments où la présence de Théo avait surgi, fugace. Impressionnés, dans un réflexe, les rires nerveux avaient constitué notre seule défense.

Conscients que quelque chose était définitivement détruit, c'était presque féroces, excités comme pour un combat, que nous nous étions donné rendez-vous pour l'année suivante. Le troisième anniversaire.

La vie n'a que faire des funestes commémorations. Elle fraye son chemin à travers les obstacles, elle passe à tout prix. Elle ne sait qu'avancer. Elle ne se pose aucune limite quant aux trajectoires à emprunter, quant aux tentatives à entreprendre pour atteindre son but de pérennité.

Je n'avais pas voulu me laisser surprendre pour cette troisième session. J'avais d'emblée sélectionné une salle, anticipé et organisé toute la logistique, projeté le déroulement de la soirée et déjà dressé la liste des chansons.

En réalité, je n'avais plus joué de mon instrument depuis longtemps. Pendant des mois, ma guitare était restée posée dans l'angle du mur de ma chambre. Elle m'avait jeté des regards de supplication, puis de désespoir, ensuite étaient venues la hargne et enfin la résignation. Ne le supportant plus, j'avais fini par rentrer l'objet de mes regrets dans son boîtier puis poussé sous le lit. Ce n'était pas si grave après tout, j'allais la retrouver et la faire vibrer pour l'anniversaire prochain. Comme avant. Par magie. Je l'avais juste rangée proprement pour faire de la place dans ma chambre d'étudiant, voilà tout.

Le jour sacré était arrivé. Personne n'était venu. Tous avaient d'autres engagements. Sans l'exprimer ouvertement, ils avaient glissé vers leurs nouvelles existences. Ils avaient mis en ordre ce qui leur était devenu du passé, tandis que je dormais au-dessus, me promettant quotidiennement de reprendre quelques minutes les morceaux que Théo et moi avions composés. L'épaisseur de la poussière sur l'étui révélait ce que je savais déjà, mais auquel je refusais de céder. Je tournais la page, malgré moi.

Une violente impulsion de révolte m'avait jeté dans la voiture. Tout le monde abandonnait Théo ? Et bien pas moi ! Je m'étais retrouvé au pied de sa tombe, un long moment dans la nuit. En silence. Que dire à une pierre ? L'absurdité cosmique de la situation me révoltait. Théo n'avait rien d'une pierre ! Encore moins comme celle couchée devant moi, sombre, froide, lisse, géométrique, impénétrable. A quoi rimait tout cela ? Qu'est-ce que je foutais là ?

Soudain il s'était révélé, sur ma gauche, les deux mains dans les poches, détendu, l'air goguenard et attendri. « T'es trop con » m'avait-il soufflé gentiment, « sois patient ». Et il avait disparu.

Je n'ai plus jamais organisé l'anniversaire. D'ailleurs, personne ne l'a réclamé. Nous nous sommes progressivement perdus de vue. Pendant plusieurs années encore, à la date funeste je me suis senti fébrile et triste, coupable d'être en vie. Il avait des gosses, lui ! Puis j'ai commencé à moins porter attention à l'odieuse échéance. Doucement. Au début, lorsque je m'en rendais compte et m'invectivais avec brutalité, sa voix résonnait « T'es trop con, sois patient ».

Ce jour enfin, est devenu pareil aux autres. Je ne suis plus retourné sur sa tombe, ce n'est plus nécessaire. Quand il en a envie, il se pointe à ma gauche ou juste en face, les deux mains dans les poches. Il a toujours fait ce qu'il voulait, le bougre. Il me rappelle à l'ordre ou me sourit, selon son humeur, m'encourage lorsque je peine sur ma guitare, se moque de mes agacements puérils. Je le rembarre en chahutant.

L'autre jour, sa date de naissance m'est revenue tout d'un coup, sans prévenir.

A la tienne mec, joyeux anniversaire.